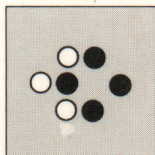


Richard Millet

# Laura Mendoza

Récit



P.O.L



01/03/91



Laura Mendoza

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.

L'INNOCENCE, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

L'ANGÉLUS, 1988.

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989.

ACCOMPAGNEMENT, 1991.

*Chez d'autres éditeurs*

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, Champ Vallon, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986.

BEYROUTH, Champ Vallon, 1987.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, Champ Vallon, 1990.

Richard Millet

# Laura Mendoza

Récit

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1991  
ISBN : 2-86744-204-4



## I

Que j'aie été l'élève de Marc Fournol est un événement sans importance. Je fus silencieuse parmi les plus silencieuses de sa classe et n'ai pas été étonnée qu'il ne fasse presque pas mention de moi dans le bref récit qu'il a donné de quelques épisodes d'une année déjà lointaine. Je n'y songerais peut-être plus si Fournol lui-même n'avait cherché à me revoir, peu après la publication de *Laura Mendoza*. Les critiques sans appel ou le silence qui accueillirent ce livre jetèrent l'auteur de la *Figure dans l'ivoire* dans le désarroi : il voulut comprendre à tout prix pourquoi les critiques reprochaient à ce récit son réalisme, son invraisemblance, son côté grinçant, déploraient de n'y pas retrouver le style de Fournol, en un mot lui signalaient son erreur.

— Je n'y ai pourtant dit que la vérité, Sandra,

tu le sais, me répétait-il, assis dans l'unique fauteuil de ma chambre d'étudiante.

Je fumais silencieusement, allongée sur un lit étroit, près d'une lampe basse, songeant que je n'aimais pas vraiment les livres de Fournol, que je trouvais trop sombres, trop éloignés de l'image que je gardais de mon professeur.

— Est-il possible, ajouta-t-il, que ce qui nous a bouleversés à ce point puisse n'intéresser que moi ?

J'avais lu *Laura Mendoza*, et si je trouvais justes certains des reproches qui lui étaient adressés, je ne me sentais pas mieux placée qu'un autre pour en juger équitablement. Sans doute avais-je encore aux lèvres, ce soir-là, le sourire niais de mes années de collège. Je suis restée timide et réservée, comme en ce jour de rentrée où Fournol me trouva seule dans un couloir du collège : j'errais à la recherche de notre salle, et il me demanda — je n'ai jamais su pourquoi, encore que j'aie aujourd'hui tendance à y voir, non sans complaisance, quelque signe annonciateur — si je n'avais pas peur. Je lui donnai raison.

— Je vais les découvrir en même temps que toi, reprit-t-il. J'ai un peu peur, moi aussi.

Je n'en croyais rien, étais incapable de lui rien répondre, ne songeais qu'à rejoindre au plus vite les autres. Il me poussa doucement par l'épaule. Je me mis à courir dans le couloir.

A présent, je n'étais guère plus à mon aise, mais je ne pouvais me taire ; et c'est en rougissant que je

m'entendis lui dire, moi la jeune étudiante soudain redevenue adolescente devant cet écrivain notoire :

— Croyez-vous que je détienne la vérité ?

Fournol me regardait comme si je le tenais en respect ; son visage était celui d'un être prêt à tout entendre et déjà résigné au pire, et sa voix se faisait suppliante, enfantine, indigne de l'homme que j'avais eu pour professeur.

— Que s'est-il vraiment passé ?

— Mais rien que vous n'avez raconté...

— Je me suis pourtant trompé sur l'essentiel, n'est-ce pas ?

Je souriais ; je redoutais ce qui allait suivre : pouvais-je lui dire tout de go qu'il avait fait de la littérature avec ce qui restait un ensemble d'épisodes épars, peut-être inconciliables, souvent injustifiables ? En même temps, par mon sourire, je venais de me livrer à lui ; je ne pouvais en rester là : j'éprouvais moi aussi le besoin de me délivrer de ce que je savais. Je vouais à Laura, que je ne reverrais probablement jamais, un souvenir aussi fervent que celui qui avait poussé Fournol à écrire ce qu'il appelait leur histoire et dont il me faudrait désormais donner ma version, selon l'étrange contrat que nous conclûmes ce soir-là et qui ramena Fournol pendant quatre nuits entières dans ma chambre pour m'écouter parler. Je n'avais plus devant moi le personnage au regard dominateur, au sourire ironique et mordant que nous découvriames en ce lointain jour de rentrée, mais un homme

acculé à lui-même, solitaire, qui se souvenait avec effroi de l'adolescent qu'il avait cessé d'être, qui pleura tel un enfant, la dernière nuit, avant de m'embrasser au front et de murmurer que cette histoire n'appartenait à personne.

## II

Le couloir qui menait à la salle de français était étroit, obscur, sonore. On y respirait déjà cette odeur de poussière de craie, de friandises, de sueur, de vêtements et de cheveux humides qui se confondrait longtemps pour moi avec celle de l'automne. Nous nous pressions les uns contre les autres ; nous attendions Fournol que nous ne connaissions que de vue ; nous étions excités, anxieux, nous nous sentions à l'étroit dans nos corps. Si nous parvenions à garder notre calme, c'était que nous autres, élèves de troisième, nous nous prenions très au sérieux : nous pouvions enfin, devant les élèves des classes inférieures, affecter un air lointain, presque méprisant, alors que les plus jeunes d'entre nous n'avaient que quatorze ans et que quelques autres tiraient de leurs seize printemps une gloire douteuse.

Nous ne l'avons pas vu arriver. Une voix un

peu sèche nous fit d'instinct baisser la tête. Fournol demandait si nous étions bien les troisièmes F. Marie Dumont, une redoublante, lui répondit crânement qu'il ne se trompait point; ce point et le sourire franc de Marie firent passer entre nous, comme un frisson de fièvre, un rire bref. Fournol ouvrit la porte : nous nous retrouvâmes dans une salle que la plupart d'entre nous connaissaient. Les murs, d'un blanc cassé, étaient nus, à l'exception de celui de gauche, sur lequel étaient affichés, dans un petit cadre rouge, le règlement du collège, ainsi que deux photographies aux couleurs passées, représentant l'île de la Cité et le théâtre antique d'Orange. Dans le fond, une armoire vitrée et vide, près de laquelle nous nous sommes assises, Laura et moi. Chacun s'installa dans un désordre feint qui ne trompa point Fournol : il ne tarda pas à séparer d'un autre élève ce grand et beau métis à l'élégance outrancière et aux gestes lents qui déclina avec superbe un nom singulier : Sylvain Point-du-Jour. Fournol le plaça devant lui, seul, à cette table que les élèves ont coutume de laisser vide quand ils ne connaissent pas ou n'aiment pas un professeur.

La classe avait trouvé son architecture vive, mystérieuse, bruissante. Nous nous taisions, observions le tableau, le bout de nos doigts, le dos de nos voisins, dessinions sur les tables de minuscules motifs géométriques ou bien d'étranges fleurs qui

prolongeaient nos songes. On entendait la pluie de septembre ruisseler sur les grandes vitres.

Il n'avait pas éclairé la salle. Dans ce demi-jour matinal, nous étions les seules, Dolores, Carla, Laura et moi, à sourire : comme tous ceux qui étaient venus très jeunes d'Amérique du Sud, nous gardions le souvenir de grandes pluies à Montevideo, Buenos Aires, Santiago ou Lima, auxquelles nous aimions abandonner nos visages, nos chevelures, nos épaules et nos bras nus... Nous ne regardions pas Fournol : comme les autres, nous nous croyions heureuses d'enfin pouvoir afficher cette attitude lasse et ces regards absents qui nous convainquaient de notre supériorité et exaspéraient les professeurs. Notre vanité était sans bornes, notre naïveté aussi. Nous vivions repliés sur nous-mêmes, avions hâte que tout passât, soupirions après l'âge mûr, haïssions la vieillesse, étions la proie de paradoxes que nous ne cherchions même pas à nous expliquer, qui nous faisaient rire ou nous tiraient des larmes.

Je ne garde pas mémoire des premiers mots que prononça Fournol. Sans doute resta-t-il quelques instants sans rien dire, debout, les mains appuyées sur le bureau, à nous dévisager l'un après l'autre, nous forçant à relever la tête, à nous nommer, à ouvrir nos visages, à répondre à son regard tour à tour doux et froid, prompt à l'attendrissement ou à la colère, voire à la cruauté, avide parfois jusqu'à la détresse.

Il donna enfin de la lumière, s'assit sur le rebord du bureau. La classe respira. Nous remplîmes distraitement des fiches de renseignements. Nous étions un peu déçus : que pouvions-nous cependant attendre de cet homme grand, au visage étroit, à l'allure jeune, vêtu, comme beaucoup d'entre nous, d'un blouson et d'un pantalon en jean ? Ce n'était après tout qu'un professeur, c'est-à-dire quelqu'un qui existait à peine.

Laura ni moi ne disions jamais le prof mais le professeur ou Monsieur Fournol. Est-ce l'exil qui nous inclinait à cette politesse, ou bien voulions-nous, comme nous le reprochaient les autres, nous rendre intéressantes ? Nous étions un peu plus âgées qu'eux. Laura venait d'Argentine et moi de l'Uruguay. Nous apprîmes le français en cinq années et avions en commun avec les autres étrangers de la classe le respect de cette langue que nous finissions par aimer comme on aime les rêves lents et lumineux, le ciel après un orage d'été, les fleuves sur lesquels penchent de vieux arbres en fleurs, le sourire de nos petites bonnes, le visage de nos mères qui, ayant éteint la lampe du chevet, murmuraient dans l'ombre tiède des prières que nos pères ne devaient pas entendre.

Fournol se dit heureux de découvrir des visages nouveaux. Le sien gardait pourtant quelque chose de froid, comme s'il était mécontent de ne pouvoir se laisser aller à sa joie de prendre possession de nos



figures : comment dire autrement l'espèce d'acuité, de ténacité, de jubilation retenue avec quoi, pendant les premières heures, il nous regarda ? Il lui faudrait plusieurs semaines (précisément quand nous serions en train d'étudier *le Jeu de l'amour et du hasard*) pour qu'il s'exclamât qu'il avait enfin trouvé, oui, qu'il nous connaissait déjà pour la plupart, qu'il se rappelait nous avoir vus, l'année précédente, dans le hall d'entrée, sur des tréteaux : nous jouions *les Précieuses ridicules*. Dès lors il laissa chaque visage se rapporter au grimace qu'il avait dans la pièce de Molière, ou inversement, s'en défaire, revoyant de la sorte Dolores Moreno en Cathos et Sarah Dupin en Magdelon, Point-du-Jour en Gorgibus, et bien d'autres encore qui n'avaient eu que des bouts de rôles ; et, nous écoutant lire Marivaux, il retrouvait parfois une émotion semblable à celle qui l'avait saisi quand il nous avait vus jouer : nos voix lui tiraient des larmes par le seul fait qu'elles faisaient sonner avec innocence, nous dit-il, un état magnifique de la langue française.

La première heure touchait à sa fin. Il ramassa les fiches de renseignements, lut à voix haute chaque nom, lentement, s'attachant à découvrir la figure qui lui correspondait, son visage s'éclairant ou se refermant selon que le nom désignait un visage gracieux, ou que la belle simplicité d'un autre jurait avec une figure sans charme. Ne nous laisserait-il pas entendre, plus tard, que ses amours obéissaient autant à

la musique des patronymes et des prénoms qu'à l'architecture des visages et des corps ? Mais, en ce jour de rentrée, que pesaient les noms de Sarah Dupin, de Christelle Verrier ou de Noël Morand, à côté de ceux de Marthe Malumba, hautaine caryatide noire, ou de toutes les « chicas », comme il nous appellerait bientôt, et qui relevèrent l'une après l'autre la tête : Dolores Moreno, Carla Valdez Ribeira, Laura Mendoza et Sandra Ruiz ? Nous avions toutes, à ce moment, quelque chose de fier et de résigné, d'un peu triste aussi, surtout Laura, que Fournol regarda longuement avec un sourire obstiné, et qui soutint vaillamment son regard, les sourcils légèrement relevés, étonnée, irritée d'être l'objet d'une pareille attention.

Ainsi, commença ce que, dans son récit, Fournol appelle leur histoire. Je me demande aujourd'hui si nous n'avons pas tous été, peu ou prou, la proie de nos songes. L'amour seul peut-il expliquer nos actes, nos regards, nos silences, nos rires, la proximité fugitive des êtres et leur éloignement ? Avons-nous été rien d'autre pour Fournol que d'exotiques, de mélancoliques et secrètes jeunes filles exilées dans un triste paysage de tours, de bâtiments d'acier et de verre, de pavillons vieillots et de petits vergers que le brouillard nous dérobaient souvent ? A-t-il jamais cessé de se croire le maître du jeu (un jeu dont lui-même avoue combien les règles furent aléatoires) et prêté l'oreille à ce qui frémissait en nous pour

entendre le murmure de tout ce que nous lui adressions en espagnol, dans la nuit de nos corps, et comprendre pourquoi nous avions si souvent l'air de rêvasser ? Il nous suffisait de fermer les yeux pour nous croire ailleurs, n'importe où, hors du monde (pour reprendre une formule qu'il chérissait), mais plus volontiers dans nos contrées natales, chacune sur une rive du fleuve qui sépare nos deux pays et que nous nous rappelions large comme une mer. Nos voix, notre espagnol, nos gestes même avaient des inflexions différentes. Nous étions étrangères l'une à l'autre. J'aimais pourtant penser que, tout enfants, nous nous étions allongées sur ses rives et avions contemplé, aux mêmes heures, un ciel dans lequel venaient mourir les vents tombés des Andes.

### III

Laura faisait partie, à Fontanges-au-Bois, du petit clan de Latino-Américaines dont les parents avaient fui les dictatures, les guerres civiles, l'ennui de sous-préfectures andines, ou d'hestancias perdues. C'est à peine si nous avons eu le temps de nous faire une idée bien nette des villes où nous naquîmes : nous avons l'impression d'être des amnésiques et souffrions parfois, comme Dolores, Chilienne née à La Havane, de ne nous sentir de nulle part. Mais que nous fussions nées à Mar del Plata, Montevideo ou Santiago, nous avons toutes appris à être étrangères, pauvres, respectueuses, à nous taire, à être dignes.

Je n'ai pas le dessein de parler de moi. Je vivais dans l'ombre de Laura. Je n'ai jamais rien eu de remarquable, sauf mes lourds cheveux noirs et des yeux très grands. Fournol m'a dit, un jour que nous



**P**endant une année, j'ai regardé naître, croître et finir ce qu'il me faut bien appeler un amour — dans une distance qui fut, pour Laura comme pour moi, la plus singulière des proximités. Nous n'avons peut-être cherché qu'à saisir ce qui se dérobaît, elle dans une sorte de jeu d'une douceur parfois cruelle, et moi dans le trouble, l'émerveillement et, pour m'en délivrer, l'écriture.



9 782867 442049

ISBN : 2-86744-204-4

F10204

69 F